

1. *Aimez-vous :*

- raconter des histoires ? Non.
- dire des comptines ? Non.
- dire des proverbes ? Oui.
- faire des jeux de mots ? Oui.

Pourquoi ?

On se souvient peut-être que Sartre, dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, distinguait très nettement la poésie de la littérature. La littérature, pour Sartre, c'est tout à fait autre chose que la poésie, parce que la poésie est une aventure du langage dégagé de toute emprise mondaine et de la même façon de toute prise sur le monde, quand la littérature est au contraire le moyen de changer la matière et l'histoire de la matière. Il y a bien des poèmes didactiques (c'est Sartre qui le concède), mais ils ne sont pas de francs succès — ce que Goethe remarquait aussi, quoique Sartre paraisse l'ignorer, quelques siècles plus tôt.

Quelque particulière que soit la position de Sartre, je veux dire quelque exigence d'être un intellectuel qui la détermine, d'être quelque chose comme un marxiste, il y a là une intuition, au moins une intuition, qu'il m'est difficile de ne pas trouver souvent très juste. Ce sont deux choses très différentes que de raconter des histoires et les comptines qui sont des sortes d'histoire (l'une) et de dire des proverbes ou faire des jeux de mots (l'autre).

Je veux bien qu'il y ait des histoires comme *Alice* ou le *Flying Circus*, mais il s'en faut qu'elles soient nombreuses (ce qui peut être heureux), de sorte qu'il reste que l'histoire, c'est toujours une sévère organisation du monde. Voilà les événements (ceux qui sont dignes), voilà l'ordre et donc voilà l'histoire. Je ne dis pas que ce soit un mal, ou que ce ne soit pas nécessaire, ou inutile. Mais enfin, simplement, je n'aime pas trop cela — je n'aime pas quand les épisodes d'une série télévisée se suivent trop étroitement, je n'aime pas que la vie de ceux qui m'entourent ressemble de trop près à une biographie toujours déjà écrite, et je n'ai pas toujours un goût très prononcé pour les romans. (On se demandera alors pourquoi je me fais une spécialité de *La Princesse de Clèves* : je ne les lis pas tous sans plaisir — les plaisirs et déplaisirs ne sont jamais entiers.)

Les jeux de mots, la poésie et les proverbes ne sont pas des structures beaucoup plus libres. Je ne crois pas qu'il faille magnifier la poésie en vantant sa belle liberté — ce n'est pas beaucoup et souvent cela, la poésie. La poésie, comme une phrase de Proust, est l'instant où l'angle de la syntaxe est plus sensible qu'abstrait. Ainsi du proverbe, qui est fixe mais doit s'adapter ; du jeu de mots, qui opère avec des éléments qui lui sont extérieurs.

L'ordre est l'assurance de quelque chose de moins ; la poésie, qui est un désordre, est la conquête de quelque chose de plus.

2. *Pourriez-vous dire ou penser : « J'aime la littérature » ?* **Non.**

Quand j'étais plus jeune — c'était donc il n'y a pas très longtemps — j'eusse volontiers dit « j'aime la littérature ». Mais le temps passé à fréquenter les textes, et certains textes qui ne sont pas de poche, et d'autres qui n'avaient plus vu d'autres rayons que ceux de rares archives nationales avant qu'on les numérisât, ce temps-là engage nécessairement ceux qui, comme moi, travaillent dans les siècles qui précèdent le dix-neuvième, à ne plus penser beaucoup, du moins je l'espère, à la littérature.

Il y a des choses très littéraires que je n'aime pas du tout. Par exemple, *Les Fleurs du Mal* ou *Une Saison en Enfer*. Quand je ne suis pas de trop mauvaise humeur, je peux me dire que c'est agréable, ou que c'est sublime, et que c'est bien fait. Mais assez souvent l'évocation de Baudelaire et de Rimbaud ne rencontrera chez moi qu'un accueil très froid. Que l'on me parle du *Parti Pris*, ou d'*Exister*, ou des *Feuillets d'Hypnos*, alors je retrouve l'enthousiasme que je peux avoir par exemple pour Chénier. Il me semble parfois que l'on ne peut aimer la littérature que lorsqu'on la connaît peu et qu'en la connaissant, on aime ceci ou cela.

La littérature, qui s'exalte sur le rocher romantique, dans les manifestes surréalistes ou, parfois et paraît-il, *ex cathedra* à la Sorbonne, n'est jamais qu'un corpus choisi et les critères du choix sont un peu obscurs. Ce n'est pas que je ne préfère beaucoup Shakespeare à Behn et Marivaux à Sheridan, ou que Tencin me paraisse moitié si géniale que Charrière, mais je voudrais simplement être le lieu de mes joies et pouvoir trouver souvent que Breton est idiot et Voltaire passable. Il faudrait pouvoir répondre à « aimez-vous la littérature ? » comme l'on répond à « aimez-vous le chocolat ? » : oui, mais seulement celui-ci.

3. *Quelle différence faites-vous entre le plaisir de lire et le plaisir de regarder un film ou une série ?*

La réponse ne serait pas trop différente de celle proposée à la question précédente. Je n'ai aucun plaisir à regarder *Game of Thrones*, quoique je puisse techniquement reconnaître qu'il s'agisse d'une série bien réalisée (ce qui n'en fait pas une bonne série), un plaisir mêlé d'insatisfaction à voir les épisodes de *The Newsroom* et un plaisir sans mélange devant *Doctor Who*. De la même manière, si mon affection, il y a deux ans, a été sans borne

pour *Another Year*, *Oncle Boonmee* ou *Copie Conforme*, il y a eu de la réserve devant *Inception*, de la déception devant *Film Socialisme*, un ennui perplexe devant *Gatos Viejos*.

Parler du plaisir que suscite tel ou tel objet culturel — telle ou telle forme d'art, si l'on préfère — populaire si l'on veut (ou non) — c'est peut-être occulter la différence qui sépare les objets les uns des autres, et même la différence qui passe à l'intérieur de l'objet, celle qui fait que toutes les anecdotes des *Menagiana* ne sont pas uniformément intéressantes, que les épisodes brillants côtoient les épisodes lamentables dans *X-Files* et qu'un film de Godard ne se sauve parfois que par un trait de génie dans deux heures de bavardage.

Mais doit-on renoncer à parler d'amour à cause de cette chose belle et simple que ceux et celles que nous aimons sont toujours différents ? À notre savoir du particulier ne peut-il jamais se joindre une science du général ? Je l'ignore ; il faut peut-être avoir beaucoup ou peu vécu pour le dire.

4. *Parlez-vous de livres avec des amis, des collègues ?* **Oui.**

Je suis à peu près certain que mon contrat actuel m'oblige, au moins implicitement, à parler de livres avec mes collègues et si l'on songe qu'une part importante de mes amis sont, de façon plus ou moins lointaine, d'actuels ou futurs collègues, cette question-là est bien facile. On aura de toute façon deviné que mon goût pour les textes et ce qui s'y passe ne permettrait pas qu'il en fût autrement.

5. *Faites-vous partie d'un réseau de lecture (groupe, café littéraire, etc.) ?* **Non.**

Non ; ou plutôt : je ne sais pas. Je suppose que la profession (à peu près) de chercheur en lettres, à tout grade que l'on se trouve, et même de chercheur ailleurs, implique nécessairement l'appartenance à un réseau, à des réseaux : il y a les livres qu'il faut lire, les livres que l'on recense, ceux auxquels on participe, les livres de ceux qui nous dirigent ou, quand on a un peu vu, les livres que l'on a dirigés, et tout cela se rencontre, s'ignore parfois, parfois feint de s'ignorer, d'autres fois se reconnaît ou feint de se reconnaître, enfin c'est le monde réticulaire de la recherche, auquel l'on ne comprend pas toujours grand-chose — heureusement.

Mais m'asseoir à la table d'un café pour expliquer pourquoi je tiens le huitième jour de *La Tapisserie de Sainte Geneviève et Jeanne d'Arc* pour le plus beau poème de la langue française, à ma connaissance, cela, c'est bien impossible. Il faut remarquer qu'en matière d'amour, les poètes font les louanges des corps (et plus

souvent du corps, comme cela, en général), mais pour ce qui est de l'esprit et de ses mots : c'est en deçà ou au-delà.

6. *Vous arrive-t-il d'offrir un livre ?* **Oui.**
Pourquoi ?

Surtout, ne pas en offrir à ceux dont le métier implique de lire, à moins qu'il s'agisse d'un livre que l'on ait soi-même écrit, et alors il a quelque chose de particulier, de personnel et d'émouvant. Mais tout autre livre offert à celle ou celui dont la table de chevet, à droite, supporte trois volumes du *Bibliographical Bulletin of the International Arthurian Society*, le deuxième tome de l'*Histoire du structuralisme* par François Dosse et *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville, qui n'a d'ailleurs aucune idée de ce que le dernier livre peut bien faire là, mais une idée très précise de la personne qui a oublié de ranger les trois premiers (ou bien il s'agit d'une entreprise de colonisation, ce qui expliquerait la présence un peu plus loin d'autres ouvrages médiévaux — entreprise qu'il faudra alors combattre en étalant consciencieusement dans le salon les multiples volumes des œuvres complètes de Molière), tout livre offert en cadeau à celui ou celle qui a choisi de s'entourer de livres, donc, court le risque de rester lettre morte.

(Étant entendu que je parle du livre neuf, enveloppé dans un paquet, avec les circonvolutions du ruban — le plaisir de recevoir un livre gratuitement de la main à la main, au hasard d'une étagère et de ses doublons, ou de récupérer un livre gratuitement dans les volumes écartés par les bibliothécaires, ou de recevoir avec le courrier un livre à recenser, ce plaisir-là est très différent : il a le hasard des rencontres inopinées.)

Offrir en revanche un livre à ceux qui ne sont pas des lecteurs professionnels relève de la même vocation, ou du même choix, qui pousse à enseigner les humanités. On se défait de l'habit du professeur pour endosser celui du parent, de l'ami ou de l'amoureux, mais le geste, s'il est heureux, est guidé par la même générosité.

7. *Est-ce qu'il vous est égal qu'un livre soit un bel objet ?* **Oui.**

Pire : il y a le plaisir des exemplaires en mauvais état. Comment ne pas se sentir ému, quand en ouvrant un livre acheté dans une brocante, chez Emmaüs, dans une édition commune et même scolaire, on trouve des passages surlignés, des annotations confuses ou consciencieuses au crayon à papier ? Constaté que dans son nouvel (et ancien) exemplaire des œuvres complètes de

Louise Labé, l'une des mains précédentes n'aura écrit qu'autour d'une dizaine de poèmes — ceux qui ont été étudiés en cours, certainement. Alors on s'interroge, on se demande si l'on ne perd pas quelque chose à ne jamais, soi-même, écrire sur ses livres.

Sans doute devrait-il y avoir une certaine déception, au moins monétaire, à constater que son exemplaire de 1848 des *Orientales* n'est pas en très bon état et une prudence de collectionneur à ne pas vouloir découper les pages de son édition originale des *Feuillets d'Hypnos*. Mais cette édition, qui était un cadeau justement, et la marque de la plus vive, sincère et précieuse affection, ce cadeau donc, qui montre que même à celui qui s'enterre sous ses livres le présent d'un livre est exceptionnel (mais à vrai dire, le livre, ce jour-là, était peu de choses au prix de la main qui l'offrait), on ne peut pas vraiment dire que ce soit un bel objet. Si l'on ne songe pas que c'est l'édition originale, c'est même un objet très commun.

J'avais une professeure qui appelait les gros livres reliés de cuir des « éditions de vétérinaire ». Elle parlait très précisément d'un volume que je lui avais prêté de textes de Sade grossièrement illustré de dessins censément érotiques et à vrai dire assez peu compréhensibles, sur l'authenticité desquels (je parle des textes) je n'ai d'ailleurs jamais pris le temps de me pencher très sérieusement. De façon un peu surannée, je dirais que le beau livre est pour moi un objet bourgeois — précisément un avatar de la littérature. Ce n'est pas sans ironie qu'il ressemble parfois tant, extérieurement, à ces éditions reliées de cuir rouge de mauvais romans sentimentaux que l'on trouve dans toute bonne braderie.

8. *Pensez-vous que les genres suivants appartiennent à la littérature ? Pourquoi ?*

le théâtre **Oui.**

le rap **Non.**

le slam **Non.**

la chanson **Non.**

la BD **Non.**

les mangas **Non.**

« L'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure. » (Bénédicte Spinoza, *L'Éthique*)

« Vitam impendere vero » (Juvénal, *Satires* ; Jean-Jacques Rousseau, *Partout*)

« Vitam impendere amori » (Guillaume Apollinaire, *Le Bestiaire*)

« Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage » (Jean de La Fontaine, « Le Lion et le Rat », *Fables choisies et mises en vers*)

« Je fais tous les efforts possibles pour être *sec*. » (Stendhal, *De l'Amour*)

« Je rêve et je dévide au hasard mes images / J'ai mal vécu et mal appris à parler clair » (Paul Eluard, « Pouvoir tout dire », *Tout dire*)

« Notre besoin de consolation est impossible à rassasier » (Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*)

« Tausend und einem Traum hinter uns und ohne Tat. » (Rainer Maria Rilke, *Notizen zur Melodia der Dinge*)

« I will arise and go now / And go to Innisfree » (William Butler Yeats, *The Countess Kathleen*)

10. *Qu'aimeriez-vous que l'école fasse lire ?*

Passons cette douloureuse et épineuse question qui rappelle trop ce que l'École de la République n'a peut-être jamais réussi à devenir : républicaine.

11. *Le fait d'expliquer un texte est-il, selon vous :*

- | | |
|------------------------|------|
| - un enrichissement ? | Oui. |
| - un appauvrissement ? | Non. |
| - un jeu ? | Non. |

Encore faudrait-il s'entendre sur ce que nous faisons quand nous expliquons, et si nous faisons la même chose quand nous interprétons, et si c'est encore différent quand nous théorisons (pour ceux d'entre nous qui théorisent encore). Quand cette question survient qui survient souvent, repasse dans mon esprit ce passage de « My Creative Method » dans lequel Francis Ponge, en relisant Platon, explique que le poète est toujours le moins bien placé pour interpréter son texte — et l'on sait qu'il n'aimait pas beaucoup parler.

Ce que le poète voulait dire, assure Ponge, il l'a dit du mieux qu'il a pu dans ce poème dont on voudrait qu'il l'explique, ce qu'il ne pourrait alors faire que médiocrement. À l'autre d'expliquer. Expliquer, il le faut — à moins d'être aveuglé par cinquante petites années de notre histoire littéraire pendant lesquelles on a affirmé plutôt que cru, dans les cocktails mondains notamment, entre deux chroniques de mode de Mallarmé, que le Poète était Voyant et Devin. S'il était devin, alors c'était un monstre : il aurait dû mieux nous prévenir de ce qui arrivait.

Je préfère de beaucoup penser que le poète comme son prochain ne voit rien venir. Il peut être beau, cela n'empêche pas. Mais la Beauté qui prétend se présenter dans sa propre évidence, se passer de toute explication, et le geste qui place n'importe qui devant une toile de George de la Tour et dit « regarde, ceci est beau », ce geste-là est brutal comme une tenue de soirée à l'opéra. La beauté est un patient travail et seule la classe qui l'a capturée et enfermée sous les noms « littérature » ou « art » peut parfois prétendre (et j'ai toujours eu un peu de mal à les croire) la percevoir intuitivement — confondre cette intuition avec une évidence, c'est dire que celui qui ne sait pas ne peut pas apprendre.

12. *Si les enfants n'arrivent pas à lire, est-ce grave ?* Non.

Je n'étais pas au courant — je ne savais pas — j'ignorais que « les enfants » n'arrivassent pas à lire. C'est très grave, bien sûr, s'ils n'arrivent pas à lire. Par exemple, comment feront-ils pour commander au restaurant ? Ou bien apprendre à conduire ? Lire les étiquettes des produits au supermarché, si d'aventure ils sont allergiques à une substance particulière ? Bien sûr, si la question est de savoir s'il est grave que les enfants ne lisent pas Proust, je dirais alors que j'incline à penser qu'ils n'en mourront peut-être pas.

Pour être tout à fait sincère, j'ajouterais que moi-même, je n'ai rien lu de très marquant avant mes quatorze ans. Qu'entre mes quatorze et mes dix-sept ans, je n'ai pas lu autre chose que Yeats. Je ne dois à mon enfance aucune espèce de culture classique ; je ne crois pas pourtant en être aujourd'hui entièrement dépourvu.

13. *Certaines œuvres traversent les siècles. Comment l'expliquez-vous ?*

Il est fort possible que ce soit parce qu'on les réimprime régulièrement — quoique cela ne soit plus si nécessaire de nos jours. Si on les réimprime, c'est probablement parce qu'on les imprimait auparavant. Cela veut-il dire que nous remontons

jusqu'au jour où ils n'ont pas été souvent imprimés, puisqu'ils viennent de paraître, mais beaucoup imprimés, parce qu'ils ont du succès, et que donc la littérature classique du vingt-troisième siècle, c'est Marc Lévy ? Que l'on se rassure, la littérature coopte, elle n'élit pas.

Ce serait très grave, sauf que chaque nouvelle génération a la louable habitude de refaire l'histoire de ce qui a compté. Que l'on relise aujourd'hui Aphra Behn — certes pas en France, mais enfin il y a, paraît-il, un monde autour de la France — est symptomatique de cela. De la même façon, l'on n'éditerait pas en ligne *Artamène* si l'on n'était pas persuadé que cela pût revenir — la même chose encore pour le *Roman de Perceforest* édité en ce moment par Roussineau, dont Le Duchat assurait encore à la fin du dix-septième siècle, dans les *Ducatiana*, qu'il était le meilleur des anciens romans et dont depuis plus personne n'avait vraiment entendu parler.

14. Voici des réponses données par des écrivains à la question « Pourquoi écrivez-vous ? ». Parmi ces réponses, quelles sont celles qui vous plaisent (les réponses sont en gras) ? Pourquoi ?

- | | | | |
|----|--|----|--|
| A. | <i>Pour ne pas devenir fou.</i> | G. | <i>Parce qu'on a à dire ce que personne n'a dit.</i> |
| B. | <i>Par terreur vaniteuse de disparaître complètement.</i> | H. | <i>Parce que c'est comme une sorte de jeu pour adulte.</i> |
| C. | Parce que je ne sais pas parler. | I. | <i>Pour devenir célèbre et être libre.</i> |
| D. | <i>Parce que ça me donne plus d'argent — et d'une façon gratifiante.</i> | J. | <i>Parce que j'aime mentir.</i> |
| E. | <i>Pour mettre en accusation l'humanité.</i> | K. | <i>À la gloire du bon Dieu absent.</i> |
| F. | Pour créer de l'ordre, de la beauté, de la vie. | L. | Par amour des mots. |
| | | M. | <i>Pour qu'on m'aime davantage.</i> |
| | | N. | Bon qu'à ça. |

C — Pour Ponge, encore. Qu'écrire, c'est autre chose que parler, que raconter et se raconter. Je me souviens souvent de cette partie de *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, dans l'une des premières lettres, où le philosophe dit quelque chose comme « ce n'est pas une petite affaire privée d'écrire, c'est une affaire universelle. » Ecrire une lettre, virtuelle ou réelle, c'est déjà cela, par exemple ; c'est autre chose que faire la conversation et discuter. J'ai toujours trouvé dans mes correspondances quelque chose de particulier — de différent — d'important — quelque chose qui dit qu'écrire n'est pas parler.

F — Parce que l'écriture, peu importe sa forme, organise la pensée. Je ne suis pas sûr que cette organisation crée la vie et il me semble plutôt que c'est le contraire ; elle fait une statue. La littérature ou les textes ne sont certainement pas la vie, parce que la vie réelle et qui résiste, dans ses horreurs ou dans ses douceurs, dans ses petites humiliations ou la brutalité de ses grandes passions, est une chose différente de ce qui s'écrit, de la beauté qui est toujours en quelque manière une organisation. Faire les deux, c'est cela, une exigence éthique.

L — C'est-à-dire, de la poésie, encore que je préférerais ajouter : par amour de la syntaxe. L'amour des mots, c'est l'amour des mots rares ou inventés, par exemple chez Du Bellay, chez les Précieuses, chez Péguy, chez Saint-John Perse. Je ne crois pas avoir jamais trouvé ailleurs que chez Saint-John Perse, je veux dire ailleurs dans la poésie, parce que je ne parle pas des traités ou des notices d'égyptologie, le mot « pschent » (c'est chez lui dans *Vents*, je crois, ou dans *Équinoxe*). Ce qui ne veut pas dire qu'il faille nécessairement que les mots soient rares pour que le poème soit beau — témoins Racine, Follain, Dickinson.

N — Parce que c'est une réponse qui se tient en deçà de la littérature et qui exige néanmoins un haut degré d'art.

15. *Voici des réponses données par des lecteurs à la question « Pourquoi lisez-vous ? ». Parmi ces réponses, quelles sont celles qui vous plaisent (les réponses sont en gras) ? Pourquoi ?*

- | | | | |
|-----------|------------------------------------|----|--|
| A. | Par plaisir | J. | <i>Pour me mettre dans la peau des personnages</i> |
| B. | <i>Pour tuer le temps</i> | K. | <i>Pour m'évader</i> |
| C. | Pour m'instruire | L. | <i>Pour oublier</i> |
| D. | <i>Pour chercher des idées</i> | M. | <i>Pour discuter ensuite de ma lecture</i> |
| E. | <i>Pour me consoler</i> | N. | <i>Pour voir ce que d'ordinaire on ne voit pas</i> |
| F. | <i>Pour me connaître moi-même</i> | O. | <i>Pour connaître les autres</i> |
| G. | <i>Pour voyager</i> | P. | <i>Pour dialoguer avec les morts</i> |
| H. | <i>Pour me reposer</i> | | |
| I. | Pour la beauté de la langue | | |

(Il y aurait plus à dire peut-être de ce qui est écarté que retenu.) Je vais répondre à la question « pourquoi lisez-vous ? » en une réponse qui ne recevrait pas facilement une lettre pour faire suite ni ne tiendrait en quelques mots — mais pourquoi non.

Je lis parce qu'en tant que substance pensante, qui n'est affectée que de l'extérieur, et qui en elle-même ne peut que persévérer dans son être tel qu'il a toujours été, je ne saurais m'augmenter que par ce qui vient hors de moi s'associer à moi, me faire croître et prospérer ; cette croissance, c'est l'impérieuse

exigence éthique à laquelle je dois me soumettre pour mener une vie bonne. Je dois passer mon temps hors de moi plutôt qu'en moi-même : attendre le divin enthousiasme de l'inspiration géniale, c'est un coup à mourir séché sur sa chaise.

Acceptez-vous que vos réponses soient éventuellement publiées sur le site de Transitions ? **Oui.**

Sous quel nom (ou pseudonyme) ? **François-Ronan Dubois.**

Ce questionnaire peut intéresser des sociologues. D'où les questions suivantes (facultatives)

Votre âge : **23 ans.**

Votre sexe : **Homme.**

Votre profession et/ou activité : **Enseignant-chercheur contractuel.**

La section de votre baccalauréat : **Scientifique.**

Votre diplôme le plus élevé : **Agrégation de Lettres modernes.**